

TABLEAU 1

Le mythe décisif

SAN FRANCISCO, Noël 1990. Oncle Jean est assis dans son fauteuil roulant et regarde le sapin de Noël avec des yeux d'enfant. Son visage rayonne de bonheur malgré les douleurs qui lui vrillent le dos. Depuis quinze ans il vit avec un seul poumon, une bouteille d'oxygène en permanence à son côté. Il respire la dose indispensable à intervalles réguliers. Margaret me fait part de ses inquiétudes :

— Les médecins lui donnent à présent peu de temps à vivre, mais il y a quinze ans, quand s'était déclaré son cancer, ils l'avaient déjà condamné. Comment savoir ?

Saint Jean m'attire vers lui et me prend la main :

— Te rends-tu compte, Ulysse ? Un seul chirurgien m'avait donné une infime chance de survie, une chance infime après l'ablation du poumon.

À celui-là il avait répondu :

— Ça en fait une, je la prends.

Et de partir dans ce rire malicieux dont il avait encore le secret à 76 ans.

Il a les yeux gris vert comme ceux de ma mère, sa petite *Cacotte*, de son vrai prénom Marie-Charlotte. Il me scrute avec la bonté infinie qui l'habite et, accoutumé aux revirements facé-

tieux, se met à chanter une comptine *sans queue ni tête*, comme il aimait à dire :

« Un grand singe d'Amérique
 Qui vivait à Piombino,
 Pris soudain d'une colique
 Se soulagea dans l'Arno. »

— Tu te rappelles cette chanson idiote ? je te l'avais apprise lors de mon voyage en France. Ta mère n'appréciait pas trop. Ma pauvre petite Cacotte !

Il était venu pendant six mois en 1960. J'avais huit ans. Il ne reviendrait jamais et personne de la famille ne lui rendrait visite. Il avait quitté la France pour les États-Unis en 1947 avec un visa de six mois, le temps d'exposer à Hollywood ses portraits de stars. Des femmes pour la plupart : Katharine Hepburn, Ginger Rogers, Vivien Leigh, Michèle Morgan, Theodora Lynch, Irene Dunne. Quelques acteurs aussi, tels Charlot ou Clark Gable dont il disait que la plasticité du visage était un bonheur pour le peintre. Ses modèles, il ne les avait jamais rencontrés. C'est à partir des films, des affiches ou de *Paris Match* qu'il faisait leur portrait. Avant son départ de France, il avait offert à Cacotte un portrait de Charlie Chaplin dans *The Pilgrim*.

Saint Jean mettait en scène son modèle. Jamais un portrait « sec ». Il y avait toujours un second plan. Pour Charlie Chaplin, c'était une foule, floue mais distincte, qui le suivait comme dans le film. Dans un autre tableau, un triptyque, figurait de nouveau l'acteur. Il était sur la partie gauche. Au milieu, Saint Jean. Tous deux regardaient vers le panneau de droite « le pèlerin » en abyme. Charlie Chaplin arborait un sourire jubilatoire et moqueur envers son double.

Saint Jean était un être enjoué malgré ses maladies – une pneumonie sévère à 10 ans, la tuberculose à 20, une rechute à 33 ans et le cancer plus tard – sans compter l'éducation austère reçue de ses parents. Tout aurait dû le conduire à la dépression. Rien pourtant des humiliations, des coups reçus de la part d'un père neurasthénique, de ses réprimandes et invectives, rien n'avait pu l'amener à la tristesse ou à l'abandon. La maladie du père était patente mais

taboue. Saint Jean était né en 1914 et l'époque voulait qu'on ne conteste pas son père, aussi névrosé fût-il. La mère fermait les yeux. Sa soumission la rendait complice et l'aveuglait. Elle le regretterait bien tardivement sur son lit de mort. Il était le frère aîné de Cacotte et de mes tantes Madeleine, Émilie et Suzanne ; ils formaient à eux cinq la fratrie Mordacque. Saint Jean fut un enfant maltraité, ses sœurs également, mais différemment. Pourtant sa gaieté rayonnait sur les photos que j'avais retrouvées dans les albums familiaux. Son visage ouvert et son regard souriant en toutes circonstances contrastaient de manière saisissante avec la sévérité de son père qui fixait toujours l'objectif avec défi. On dirait aujourd'hui de Saint Jean que c'était un être résilient : les pires difficultés ne pouvaient l'abattre. Bien au contraire. Il disait que toute expérience amenait un enrichissement par le sens qu'on parvenait à lui donner. Il avait sublimé la névrose Mordacque, par la peinture et le travail littéraire. L'art et Margaret lui avaient permis de trouver le salut. Il appelait cette dernière son « ange gardien ».

Je ne l'avais rencontré qu'une fois, lors de son incursion en France en 1960. J'avais gardé de lui le souvenir d'un type hors du commun répondant bien au mythe de l'oncle d'Amérique. Son allure à la James Stewart, sa veste de tweed impeccable et ses cravates colorées, sa grande taille, ses yeux malicieux cerclés de lunettes rondes en écaille, son enthousiasme lui conféraient une présence charismatique. Il était attentif aux enfants, nous écoutait et passait de longs moments avec nous. J'étais fier quand je faisais à mes camarades le récit de nos discussions et que je leur montrais les jouets qu'il nous avait rapportés de Disneyland déjà installé à cette époque sur la côte californienne. Il m'avait offert une vraie montre avec des oreilles de Mickey qui battaient la mesure des secondes sur le cadran. Cacotte n'avait pas apprécié ce présent car il me fallait normalement attendre la communion solennelle pour recevoir ma première montre.

Pour ma part, héritier de la même névrose, enfermé dans les carcans d'une éducation passéiste, j'avais choisi l'aventure psychanalytique pour tenter de faire tomber les censures et les

tabous qui avaient peuplé mon enfance, ces refoulements multiples qui se paraient des mots trompeurs de « bonnes manières », de « bonne éducation », de « respect de Dieu » et autres bigoteries vertueuses transmises par nos parents qui les avaient reçues des leurs. L'analyse me conduisit par des chemins inattendus vers cet oncle d'Amérique, 32 ans après notre première rencontre. Un mythe décisif : Saint Jean allait apporter la dernière pierre à ma quête d'identité.

TABLEAU 2

La psychanalyse

LE DÉCLENCHEUR DE MON AVENTURE ANALYTIQUE fut une visite à ma mère dans une clinique psychiatrique de Saint-Mandé. Lorsque j'étais arrivé, elle ne m'avait pas reconnu. Elle venait de subir une électronarcose, version moderne de l'électrochoc. C'était, à 60 ans, le troisième traitement de ce type qu'elle subissait, conséquence de sa dépression récurrente. La cause en était la sortie du couvent de Géraldine, notre sœur aînée. Une religieuse défroquée ! Cacotte en avait nourri une ineffable culpabilité. Qu'allait-on dire, qu'allait-on penser ? Dieu ne pouvait qu'en souffrir atrocement. La pression religieuse était ainsi.

Géraldine comme sa marraine, tante Émilie, avait choisi le couvent. Vocation qui lui avait permis de quitter la famille oppressante. Un jour survint le cancer du sein que les religieuses cherchèrent à minimiser. Jusqu'au moment où les soins intensifs nécessitèrent l'abandon de la claustration. Benoît-Joseph, notre père, avait usé de son autorité juridique pour accélérer le mouvement et menacer des foudres de la justice les religieuses qui avaient tenté de s'y opposer : « Non-assistance à personne en danger, voire séquestration ! Le Code pénal est applicable aux religieuses. Elles vont l'apprendre à leurs dépens. »

L'histoire se répétait. Géraldine était pour la deuxième fois de sa vie le déclencheur de la dépression de Cacotte. La première fois, c'était lors de sa naissance. Une venue au monde

difficile pendant la guerre, au cours d'un bombardement. Pour corser la chose, Benoît-Joseph avait trafiqué le choix conjoint quant aux prénoms dont l'ordre devait être : « Anne » suivi de « Marie » et « Géraldine ». Il avait effectué une permutation à l'état civil : « Géraldine, Marie, Anne ». Pourquoi ce choix ? Parce que ce prénom aurait été le sien s'il avait été une fille, prénom chéri par notre grand-mère paternelle. Ce qui revenait à satisfaire le désir de cette dernière contre celui de sa femme. Le premier électrochoc fut prescrit suite à cette dépression post-partum. Rien dès lors n'irait jamais bien entre Géraldine et Cacotte. Mal-aimée de sa mère à peine née, elle fut la fille de son père. Nommée par lui et comme lui intellectuellement brillante, elle hésiterait plus tard dans son orientation entre le droit, comme son père, et la grammaire, spécialité de la grand-mère qu'elle affectionnait. Elle fit au bout du compte la synthèse en disant que la grammaire était le droit de la langue. C'était aussi la marque inconsciente de la grand-mère/grammaire. Elle fit un brillant doctorat en même temps qu'elle passa l'agrégation. Devenue enseignante, elle rejoignit l'institution religieuse qui l'adopta derechef comme enseignante avant qu'elle ne devienne à son tour religieuse.

Entre deux dépressions liées à Géraldine mais éloignées dans le temps, un autre événement entraînerait Cacotte dans la spirale de la mélancolie : la mort de notre sœur Agnès, troisième de la fratrie, à l'âge de deux mois.

Peu de temps après avoir visité ma mère à la clinique psychiatrique, je choisis pour initiateur en psychanalyse un lacanien nommé Barnabé. Au début il m'avait mis en confiance. Pas de divan, du face-à-face de part et d'autre d'une table à écrire de style Louis XIII. Son antre me rappela tout de suite le cabinet de travail d'un explorateur dans *Tintin et les sept boules de cristal*. De beaux objets *ethnologiques* partout disposés. Sans doute une identification à Freud dont le cabinet ressemblait à un musée. Les murs étaient couverts de bibliothèques dont les rayonnages faisaient alterner livres et statuettes. Parmi les volumes, la succession des prix Nobel reliés en cuir de couleur crème et la collection

complète de *la Comédie humaine*, dont chaque tome portait au dos une lettre dorée. Leur succession composait l'illustre nom : « Honoré de Balzac ».

Passée une période de grâce, Barnabé m'avait un jour impérieusement désigné le divan et s'était installé dans un fauteuil derrière moi. Le face-à-face me convenant très bien, je lui reprochai donc de ne m'avoir pas averti préalablement de ce changement. Le lacanien avait grogné quelque chose du genre : « Je vous écoute. » Pendant les années qui suivirent, je me rendrais chez lui trois fois par semaine, puis deux, puis une, puis plus du tout. Le brave homme était d'avantage intéressé par mes sous que par mes salades. Il pratiquait, en disciple de Lacan, une invention du maître : la séance à durée variable. Il arriva qu'il me mît à la porte quelques minutes après mon arrivée. Je n'appréciais pas, mais l'idée de changer d'analyste me paraissait sacrilège et angoissante. Il avait d'autres manières déplaisantes de conduire la cure. Comme un jour j'avais continué de parler sur le divan bien qu'il m'eût signifié la fin de séance, le lacanien s'était dirigé vers sa salle d'attente pour faire entrer le névrosé suivant. Terrorisé à l'idée de cette confrontation, je m'étais levé d'un bond. Il me faudrait du temps pour me révolter contre ces pratiques que je jugeais terroristes. Il fixait ses honoraires en fonction de mon salaire et de temps en temps, parce que ça devait – dixit l'intéressé – faire progresser l'analyse, il les augmentait. Devant mes timides protestations il se murait dans un silence lointain de sphinx. Il n'aimait pas les chèvres : je lui en fis donc souvent, jusqu'au jour où il me pria de descendre tirer de l'argent au plus proche distributeur. Appréhendant modérément l'injonction, je décidai de ne pas revenir. La résolution ne tint pour autant que quatre jours, le temps que le manque, l'addiction et le gouffre abyssal de l'angoisse me fassent revenir.

Le début de mon aventure psy fut ainsi marqué par des couleuvres qu'il me fallut avaler et il me faudrait du temps pour m'avouer que j'avais mal choisi mon analyste. Pourquoi d'ailleurs avais-je suivi comme un *béni-oui-oui* la recommandation d'un autre lacanien, père d'un camarade de lycée, psychiatre curieuse-

ment nommé « Gardéna1 », d'aller vers ce type-là ? Je ne m'étais pas posé la question, croyant religieusement devoir faire ce qu'on me disait, qu'il s'agisse de Gardéna1 ou de Barnabé quand l'autorité de la psychanalyse était en jeu.

Durant cinq années, le lacanien parla peu, se limitant à des sortes de rares oracles ou à des aphorismes : « réparer la pompe n'alimente pas en eau le puits ; quand on vous dit que le bout du tunnel est proche, demandez lequel ». Comme il est dans la norme de la cure que l'analysant régresse, je n'eus aucune raison d'y échapper. Un jour je mis à profit le temps que le lacanien passait au téléphone dans la pièce à côté, pour modifier l'ordre des volumes de *la Comédie humaine*. Après transformation par une anagramme qui s'était subitement révélée à mes yeux, on pouvait lire « HONORE CE ZOB LA », en utilisant l'un des ronds que comportaient les volumes de séparation. Ceux dont les lettres étaient inutiles avaient été retournés. Je comptai trois semaines avant que les ouvrages ne soient remis en ordre. Je m'adonnai aussi à la science statistique en notant le nombre de mots que disait l'analyste en séance. Les deux premières années le ratio prix payé/mot fut de 150 francs de l'époque, hors articles ou différents êtres grammaticaux, conjonctions, prépositions, etc. J'y trouvai malgré tout mon compte pour un temps. Après la religion catholique abandonnée à l'adolescence, puis le marxisme des années étudiantes, lui-même supplanté par la psychanalyse, cette dernière me servirait pour un temps de système de croyance de rechange. Comme si pour chasser un dogme il en fallait un autre. Car avant de mener à la liberté, l'analyse peut devenir une source d'aliénation. Religions, idéologies ou théories dogmatiques conduisent à l'embrigadement, à ceci près que la finalité de l'analyse est de s'arrêter. Le risque existe néanmoins d'en faire une religion. C'est ce que je fis au début. Obéir aux dogmes, s'en remettre à la pensée dominante évite de faire des choix ; c'est plus confortable. À ce propos me revint cette pensée de mon professeur de philo : « J'envie les cons : ils n'ont pas à penser leur connerie. » S'installer dans le grégarisme d'une pensée, d'une doctrine ou d'une religion est plus confortable que prendre le risque

de regarder en soi. Le voyage analytique est une formidable initiation aux mécanismes profonds de la psychologie humaine. La projection et le transfert nous font passer au crible les relations avec les autres. On fait des projections positives sur certains, négatives sur d'autres selon les affects qu'on ressent. On fait des transferts de sympathie ou d'antipathie selon les projections et vice-versa. On y est confronté à sa propre histoire pour lui donner du sens. On y retrouve la saveur de la parole humaine qui est salutaire quand bien même les événements que l'on fait resurgir ont été traumatisants. L'être humain est un être de langage et l'analyse a cette vertu comme l'amour de nous en faire (ré)entendre la musique. Combien de fois ne suis-je pas arrivé déprimé en séance pour en sortir comme lavé, purifié par le fait même de pouvoir parler. Certaines séances sont des plongées hypnotiques dans une atemporalité, une déconnexion des repères habituels de l'espace et du temps. Il y a bien sûr de sinistres et glaciales plongées dans des trous que seule la perspective de la prochaine séance permet de supporter et le chemin est long. Les détracteurs de la psychanalyse arguent d'ailleurs de la durée de la cure pour mettre en doute son efficacité. Sa vocation disent certains analystes n'est d'ailleurs pas thérapeutique, ce qui est jouer sur les mots car la quête propre à l'analyse est par essence une voie de salut. On y sauve sa peau en lui donnant du sens et ce dernier permet de réapprendre l'autonomie après cette sorte de mise entre parenthèses que permet l'analyse. Il faut la durée pour expérimenter sur soi-même une découverte fondamentale de Freud : la conscience n'est qu'un élément d'un ensemble beaucoup plus vaste qu'il a nommé l'inconscient. Cette zone qu'on tient à distance est pourtant, à l'image de l'océan sept fois plus grand que la terre, un océan intérieur de notre psychisme beaucoup plus vaste que la conscience. Mais ça fait peur tant le territoire d'exploration est vaste. Ainsi l'analyse doit-elle apprivoiser l'inconscient, en incorporer des parties à la conscience. Tout y passe, désirs, fantasmes, rêves, délires, angoisses. En cela réside sa richesse que d'autres pratiques, simplement libératoires de la parole, ne peuvent produire. Elle est créatrice. En cela elle est une expérience différente de toutes les autres pra-

tiques psychologiques parce qu'elle propose une mise en scène de l'inconscient dans un théâtre où l'on joue son rôle en le récrivant. On est l'auteur et l'acteur, c'est ce qui permet de retrouver liberté et créativité.

On dit néanmoins à juste titre que le transfert à l'égard du psychanalyste peut engendrer une dépendance durable. C'est vrai et certains mettent longtemps à s'en détacher, voire n'y parviennent jamais, si l'analyste n'est pas à la hauteur. Il me faudrait quant à moi cinq ans pour m'en détacher mais j'y réussis par la révolte :

— C'est arbitraire, votre pratique de la durée variable, lui dis-je un jour au moment de payer la séance avant d'ajouter la phrase qui tue : « C'est du vol » et de partir sans régler la séance, en lançant à la face du lacanien que de toute façon il m'avait tellement volé que je ne lui devais rien et que je ne reviendrais que s'il cessait la durée variable. Cette fois je tins bon. Au bout d'une semaine, je l'avais néanmoins rappelé pour lui demander s'il acceptait. Le lacanien m'avait répondu de venir en parler sur le divan. Je refusai de venir sans garantie. Il m'avait alors assuré qu'il prendrait ma demande en considération mais qu'il ne voulait pas en parler au téléphone. La séance suivante Barnabé me proposa un compromis : une moyenne vingt minutes par séance ; mais il se réservait la possibilité de pratiquer la durée variable. Des séances longues compenseraient des courtes. J'avais gagné. Cet événement eut des répercussions rapides sur l'évolution de la cure. Un jour, Barnabé me dit au sujet de mes conflits avec mon père :

— Vous ne savez pas tout de lui.

— Et vous qu'en savez-vous ?

— Rien, mais votre père a fait son devoir même s'il ne l'a pas fait comme vous le souhaitiez.

— Une objection : j'ai discuté avec le psychiatre de ma mère. Mon père n'a jamais cherché à le faire. Comme il a toujours refusé de voir les choses en face. Il l'a toujours enfoncée en disant qu'elle manquait de volonté. Il n'a pas su l'aider.

— Ce serait trop simple de le rendre responsable de la névrose de votre mère. Il n'était manifestement pas armé pour affronter ce problème.

Il avait dit ces derniers mots en se levant pour me faire comprendre d'en faire autant. Le sphinx, en mettant intelligiblement bout à bout de vraies phrases, avait cette fois amélioré le rapport entre le prix de séance et les paroles prononcées.